



Emmanuelle
Urien

L'Art difficile
de
rester assise
sur
une balançoire

Extrait de la publication

DENOËL

L'Art difficile
de rester assise sur une balançoire

DU MÊME AUTEUR

Ce qu'endurent les anges, nouvelle,
D'un Noir Si Bleu, à paraître, 2013

C'est plutôt triste, un homme perdu, nouvelles,
Onlit, 2012

Tous nos petits morceaux, nouvelles,
D'un Noir Si Bleu, 2011

Vénus Atlantica, nouvelle, 2010

Court, noir, sans sucre, nouvelles,
Quadrature, 2010

Tu devrais voir quelqu'un, roman,
Gallimard, 2009

Jazz me down, nouvelle, 2008

La Collecte des monstres, nouvelles,
Gallimard, 2007

Toute humanité mise à part, nouvelles,
Quadrature, 2006

Emmanuelle Urien

L'Art difficile
de rester assise
sur une balançoire

roman

DENOËL

CE ROMAN A ÉTÉ ÉCRIT AVEC LE SOUTIEN
DU CENTRE RÉGIONAL DES LETTRES MIDI-PYRÉNÉES.

Le cœur peut souffrir éternellement de la blessure d'un
vivant — il ne saigne plus sur un mort.

ANDRÉ ROUSSIN,
Un amour qui ne finit pas

PHASE 1

VIE ET MORT DE LA FEMME IDÉALE

Une demoiselle sous une balançoire

Il m'aurait peut-être suffi de tendre l'oreille. Pour entendre les rumeurs, être prévenue et, même inconsciemment, me préparer au choc avant qu'il n'advienne. J'aurais mieux encaissé. Sans doute l'aurais-je même évité, ce choc. Oui, écouter les phrases qui traînent, celles qu'on prononce par mégarde, à mi-voix, presque pour soi. Ces phrases qui me reviennent maintenant, fort et clair, et comme amplifiées : « Qu'est-ce qu'elle peut être agaçante, à toujours sourire ! » Ou : « Elle m'énerve, avec son bonheur. Elle en fait trop, elle simule, ce n'est pas possible autrement. » Et surtout : « Un jour, elle va tomber de haut. »

Ces mots-là ne datent pas d'hier, mais ils ne me parviennent qu'aujourd'hui. À présent que la bulle a éclaté et répandu son contenu vicié sur ma vie, ou ce qu'il en reste. Avant, j'étais imperméable à ce genre de propos, je ne les écoutais même pas. J'étais bien trop heureuse pour que la jalousie des autres, leurs petites mesquineries

m'atteignent. Et puis les autres, avant, je les aimais, ils ne pouvaient donc pas être mesquins — il existait un lien logique aussi solide qu'une chaîne entre mes prédispositions à aimer le genre humain et sa capacité à répandre le bien.

Avant.

Il y a des points de bascule dans la vie de quiconque. Des événements ponctuels qui font que l'on peut dire *avant* et *après*. Jusque-là, je me les représentais comme des paliers bien stables entre deux volées de marches. Des étapes à marquer dans l'ascension qu'était, pour moi, censée symboliser toute vie humaine.

Avant, c'était bien.

Montée. Palier, pause. Observer, apprendre, reprendre son souffle si nécessaire. Puis continuer de grimper. Palier suivant, bref regard en arrière, sourire, constat : on a progressé, on continue d'avancer, de gravir, d'escalader s'il le faut. Tout va bien, tout ira mieux encore.

Cette histoire de paliers, c'est une image, une théorie — qui correspond assez bien à mes représentations d'*avant*. J'en ai une autre qui explique mieux ma chute. Parce que les rumeurs ne mentaient pas : pour finir, en effet, je suis tombée. Et de plus haut encore qu'on aurait pu l'envisager.

Imaginez une balançoire. Pas celle qu'on accroche aux arbres et sur laquelle on monte seul en agitant les jambes, non : celle constituée d'une longue planche reposant en

son centre sur un point d'appui surélevé. C'est le poids des personnes assises en vis-à-vis qui permet d'alterner les envolées. Les hauts et les bas. En admettant que les personnes en question soient d'un poids comparable, d'une carrure équivalente, et surtout dotées du même coup de reins, on obtient un certain équilibre ; un balancement, sinon agréable, du moins régulier, qui permet de se croire installés, tranquilles, lancés pour la vie.

Tu parles.

Car soudain, vous regardez ailleurs — ou vous ne regardez rien, peut-être éblouie par le soleil qui brillait si fort ce jour-là et vous réchauffait, vous faisait sentir foncièrement vivante et heureuse, confiante et aveugle. Vous ne regardez pas et alors, au moment même où, comme à votre habitude, vous ne doutez de rien, votre vis-à-vis disparaît, s'escamote d'un coup. Vous vous retrouvez brutalement les fesses dans le sable. Et le cœur dans la gorge. Il n'y a plus personne en face, le jeu est fini. L'arrière-train cuisant, vous vous souvenez à ce moment précis que, quand vous étiez enfant, ce genre de balançoire était également désigné sous le terme de *tape-cul*.

Votre partenaire a sauté en plein vol, il s'est jeté de la balançoire, vous laissant seule et meurtrie, la tête emplie de questions, le ventre plein d'appréhension, déjà tordu des réponses à venir.

Vous comptiez sur lui, pourtant. Votre partenaire indéfectible, compagnon de jeu et de vie. Cette balançoire, c'était votre mouvement perpétuel à tous deux,

ascendant évidemment ; bien sûr qu'il n'allait pas s'arrêter, pas besoin de remise en question : vous étiez lancés, tous les deux, ensemble, d'un commun accord. Vous vous amusiez bien, vous étiez même heureux. Il n'y avait aucune raison que ça s'arrête.

Voilà en tout cas ce que moi je croyais. À l'époque où j'étais la Femme. Épouse, mère et amie idéales, tout cela à la fois. Une sainte Trinité autoproclamée et jetée à bas de son trône par ce que la conjuration fataliste appelle les aléas de la vie. J'ai mis longtemps à prendre conscience de l'inanité de mon statut — épouse-mère-amie parfaite, et parfaitement heureuse. Alors que cela devrait pourtant sauter aux yeux de tous : personne ne recherche la personne idéale. Même moi, à bien y réfléchir, je me foutais royalement que ma famille, mes amis soient ou non parfaits.

Tant qu'ils m'aimaient.

Et ils m'aimaient, tous, j'en étais persuadée.

Jusqu'à ce que ce salaud saute de la balançoire et que je me la prenne en pleine gueule.

Je déteste dire *gueule*, même concernant les chiens.

Séparation. Divorce. Pas à cause de moi, ni même grâce à moi. J'aurais préféré, pourtant, qu'il m'explique : « Tu es tellement idéale, ma chérie, que je préfère te quitter, je ne suis pas absolument certain d'être assez parfait moi-même pour assumer l'inanité de ton statut. »

Mais non, hélas, je n'y étais pour rien : simplement, il se tapait ma meilleure amie depuis des mois — *tape-cul*,

elle était aussi sur la balançoire, passagère clandestine. Et c'est son poids passé inaperçu, non déclaré, qui a tout fait sauter.

Une femme plutôt paumée, plutôt jolie, plutôt sympa. On aurait presque pu affirmer que c'était quelqu'un de plutôt bien.

Un monstre, tout compte fait.

Qu'elle crève.

Sauf que je ne peux même pas dire ça.

Non que je me refuse à souhaiter du mal à celle qui fut ma confidente, mon amie de cœur et mon âme sœur durant des années dont je n'ose plus faire le compte, au contraire, mais simplement parce que la perfide, la salope, est déjà morte. Cette idiote s'est fait trucider par je-ne-sais-qui et je m'en fous — m'en *tape*. En temps normal, j'aurais été effondrée ; perdre ma meilleure amie de façon aussi violente, sans raison apparente, m'aurait rendue folle de chagrin et d'incompréhension. Mais en l'occurrence, la folie était déjà en place, bien ancrée en moi par cette double trahison. Ce crime — que mon esprit malmené a aussitôt classé à la rubrique des faits divers irrésolus — m'a finalement bien arrangée : je n'avais plus de cœur pour elle, la traîtresse, sauf pour continuer de la détester et de penser qu'elle l'avait bien cherché, bien mérité. Cet inconnu qui l'a étranglée dans son appartement, c'était le bras de la justice. Ou alors juste un amant de passage, je suis bien placée pour savoir qu'elle était capable de s'envoyer le premier venu. Et dire que je l'approuvais, que

j'admiraïis son côté épicurien, je l'encourageais presque. J'attendais juste qu'elle se marie, qu'elle trouve le bon ; le bon coup, le bon plan, le bon homme enfin. Elle me racontait tout.

Presque tout.

Quelle pute.

Une fois encore, voilà un mot qui passe mal, que je remâche sans parvenir à l'avaler. Pas tant pour le fond que la forme : je déteste en effet la vulgarité, en particulier dans le langage. Là où il y a *gros mot*, pas de nuance possible. À l'exception de Mélanie : si je fais le compte des termes qui me viennent en pensant à elle, même en procédant par élimination, on en revient toujours à cela : petite pute.

La nuance est dans l'adjectif : elle ne mérite pas d'être une entière salope. Elle n'aura même pas eu ce cran. Elle n'avait pas cette envergure.

Qu'elle n'aille pas se plaindre (*mais de toute façon, elle est morte*, surine lançant le couteau dans ma plaie) : pour ma part, j'ai eu droit à *dinde, cruche, quiche* et *hopeless housewife* — de la part d'une vieille amie anglaise que j'avais jusque-là trouvée « inspirée par la vie », et qui n'était en fait qu'une banale accro aux séries américaines. À croire que le bonheur donne l'air idiot à ceux qui l'affichent, et qu'ils font leur possible pour mériter ce qui leur arrive. Trop de béatitude appelle la baffé ; c'est peut-être bien fait pour moi.

Toutes ces belles paroles, évidemment, ne me sont remontées aux oreilles qu'après le départ de mon ex-mari-ce-salaud. Oui, j'aurais dû mieux écouter. Et ouvrir les yeux, tant qu'à y être. Rien n'est jamais aussi parfait que ce que l'on s'efforce de croire. Surtout quand on est aussi bien disposé que moi. Les amis peuvent être mesquins, et les maris infidèles. Ou les deux, quand par malheur on a tiré toutes les mauvaises cartes.

Et alors, prendre les devants. Sauter de la balançoire avant lui — juste avant le salaud, ne serait-ce que pour sauver la face.

Essayer, au moins, quitte à s'égratigner les genoux, la paume des mains ou le gras du mollet.

Endosser le beau rôle, celui du méchant : le sale type exposé à la haine de tous ses amis intimes (essayez en vain de mettre cette phrase au féminin). J'aurais préféré, et je le revendique. Quitte à n'être pas très *gentille*.

Je me serais fait de nouveaux copains, une nouvelle vie de A à Z ; le décor et les personnages. C'est ce que font les hommes quand ils quittent la femme de leur vie. Au lieu de cela, j'ai eu droit au cortège des pleureuses.

La larme à l'œil, les bras assez largement ouverts pour en enlacer quatre comme moi, et la parole économique, compassionnelle, pudique, mièvre.

Derrière elles les maris, compagnons ou fiancés, comme pour s'inscrire en faux contre leur condition de mâle que, vu la situation, je ne pouvais qu'abhorrer, déversaient des jugements catégoriques sur la conduite et la moralité de

mon ex-mari, désormais leur ex-ami. De tout cela je devais déduire que j'étais une fille *bien*, lui un infâme *connard*, et que la vie n'était pas juste, ah non vraiment pas, quel borbier, ma pauvre chérie ; mais que j'allais me relever. Disposais-je d'une autre option ? Je n'allais tout de même pas passer le reste de ma vie à mourir de chagrin et de haine, surtout avec tous ces petits Noirs qui crèvent le ventre gonflé de famine et le fusil à la main ?

Leur logorrhée poisseuse s'interrompait généralement avant que me soit annoncée la méthode qui devait me ramener à la station verticale, apparemment la seule qui fût digne : comment, en effet, allais-je procéder pour me redresser et tenir la barre, le cap, la route, la vie ?

Eh bien, ils n'en savaient rien, les amis compatissants. Aucune recette miracle, aucun remède souverain mais amer, aucune magie, même noire, et pas de panacée. Même pas une bonne claque dans le dos pour me remettre sur les rails tant bien que mal.

Domage. À ce moment précis de ma vie, plutôt que de commisération, c'est de brutalité que j'aurais eu besoin. D'un sergent-chef instructeur doté d'une voix de stentor jaillissant d'une mâchoire carrée travaillée au chewing-gum et aux anabolisants, et d'une main large comme une pelle abattue avec force entre mes omoplates, qui m'aurait propulsée en avant avec ce conseil — cet ordre, plutôt : « Maintenant, soldat, tu vas avancer ! Tu vas en chier, mais tu vas avancer. Tu n'as pas le choix :

l'ennemi est sur tes talons ; si tu t'arrêtes, il te bouffe. Alors rampe, soldat, et serre les dents, ça va faire mal ! »

Il me manquait cette voix, cette violence, cette conviction. Je n'en pouvais plus de la douceur de mes amies et des paroles convenues de leur mari, compagnon, fiancé. Je m'enfonçais dans toute cette compassion comme dans des sables mouvants, et sans l'envie de me débattre. Je crevais sous assistance.

Cela a duré deux mois, durant lesquels ma souffrance, lourdement entretenue par mon entourage et ses bonnes intentions, m'a clouée au sol. Rivée dans le sable les yeux au ciel, pendant qu'à intervalles réguliers mon côté de la balançoire revenait me frapper le visage et me rappeler qu'hélas, j'étais toujours en vie.

J'ai eu quelques sursauts. Un, au moins.

À l'occasion de l'enterrement de mon ex-amie, juste après le départ de mon ex-mari. J'ai trouvé que ces obsèques pluvieuses étaient une belle occasion de me montrer en tant que femme outragée et de déployer publiquement ma haine au beau milieu du chagrin des autres. J'avais enfilé des habits de clown, revêtu les couleurs les plus vives de ma garde-robe, je faisais solidement tache dans le cortège funèbre, une bonne grosse tache multicolore, je souriais méchamment et les gens évitaient mon regard, préférant transpirer en silence la désapprobation, qu'ils faisaient hypocritement passer pour des torrents de pluie. J'avais dans l'idée de faire un scandale : j'aurais voulu pisser sur sa tombe, sa tombe encore

ouverte, comme ça, devant tout le monde. Pisser sur le cercueil de ma meilleure amie, pour lui apprendre, même morte.

Lui apprendre quoi ?

Que ça ne se fait pas ?

Finalement, ça ne s'est pas fait. Il pleuvait trop, je crois, et les enfants avaient faim.

Ou alors, le volume de ma vessie était insuffisant pour exprimer l'ampleur de ce que je ressentais.

14. Comme un camion	102
15. Max et l'effet railleur	106

PHASE 2

LE CHAT SCHRÖDINGER

1. Principe d'incertitude	113
2. $1/\sqrt{2} \cdot (\text{mort} \rangle + \text{vivant} \rangle)$	118
3. Dans la boîte	123
4. L'appel du ventre	128
5. Ronde de nuit	133
6. Sale manège	138
7. Toute honte bue	144
8. Cherche vendeuse	150
9. Principe d'incertitude revu et corrigé	156
10. États d'âme	161
11. Le Sas	167
12. Quatre vérités et un élan	173
13. Ectoplasmie	179
14. Sacrifices rituels	184
15. Magie de Noël	190
16. Levée du corps	195
17. Reconstitution	200
18. Philosophie quantique	206
19. Résurrection	211



L'Art difficile de rester assise sur une balançoire Emmanuelle Urien

Cette édition électronique du livre
L'Art difficile de rester assise sur une balançoire d'Emmanuelle Urien
a été réalisée le 04 avril 2013
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207113370 - Numéro d'édition : 243728).

Code Sodis : N52931 - ISBN : 9782207113394
Numéro d'édition : 243730.